

Ces mots rappelèrent à Dorbray qu'il était encore à jeun. Les surexcitations morales de cette journée avaient étouffé chez lui toutes les impressions physiques. Il jugea bon d'armer son corps pour la lutte et de prendre quelque reconfort pour l'épreuve du lendemain.

Il suivit donc ses deux amis chez Risbeck et ne les quitta qu'à dix heures du soir, après avoir entendu les *Horaces* à l'Odéon. La langue austère et les sentiments sublimes du grand Corneille sont un excellent prélude à de grandes émotions. Les âmes généreuses y trouvent un fortifiant et un modérateur comme l'étaient les calmes accords de la flûte pour les brillantes ardeurs des guerriers grecs engageant le combat.

— Enfin, vous voici !....

Tel fut le cri de Madame de Vallouise quand Remy se présenta chez elle avant de rentrer dans son appartement. Il y avait dans cette exclamation toutes les anxiétés contenues et toutes les déceptions maternelles d'une longue attente ; car il ne se passait pas de journée où la mère de Solange ne reçût la visite du fiancé de sa fille.

Ce dernier se réfugia dans quelques banales excuses.

— Vous êtes bien pâle, mon enfant, reprit sa voisine. Je comprends : c'est la suite des émotions de ce matin.

Dorbray tressaillit.

— Des émotions ; que voulez-vous dire ?

Il crut son secret trahi et découvert.

— Oui, ce pèlerinage, mon pauvre enfant. Un sanglot coupa sa voix.

— De grâce, expliquez-vous, ma mère !

C'est le nom qu'il donnait à Madame de Vallouise depuis les fiançailles d'Enghien.

— Tout s'est bien passé, n'est-ce pas ? Vous avez prié pour elle ?

— Oh ! oui, c'est-à-dire je l'ai priée pour moi.

— Merci. Et le bouquet ? vous l'avez placé à l'endroit de son cœur, n'est-ce pas ? C'est le premier de la saison. Quand j'irai, je